

16^oK
1638

*que
sais-je?*

HISTOIRE DE FLORENCE

PIERRE ANTONETTI



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

NC

QUE SAIS-JE ?

Histoire de Florence

PIERRE ANTONETTI

Professeur émérite à l'Université d'Aix-Marseille I

Deuxième édition mise à jour

13^e mille

93

741560



160K

1638



DU MÊME AUTEUR

- Francesco de Sanctis. Son esthétique et sa critique, Gap, Ophrys, 1963
(Publications de la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence).
- Francesco de Sanctis et la culture française, Florence, Paris, Sansoni-Didier,
1964 (Publications de l'Institut français de Florence).
- Histoire de la Corse, Paris, R. Laffont, 1973.
- L'histoire de Florence, Paris, Laffont, 1976.
- La vie quotidienne à Florence au temps de Dante, Paris, Hachette, 1980
(coll. « La vie quotidienne ») (trad. ital. Rizzoli, 1983).
- Le drapeau à tête de Maure. Etudes d'histoire corse, Ajaccio, La Marge, 1980.
- Histoire de Bastia (en collaboration), Paris, Berger-Levrault, 1983.
- Sampiero (1498-1567), Paris, France-Empire, 1987.



ISBN 2 13 042714 6

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1983
2^e édition mise à jour : 1989, septembre

© Presses Universitaires de France, 1983
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

INTRODUCTION

L'histoire de Florence pose quelques questions auxquelles il n'est pas facile de répondre. Comment une ville, dont l'entrée dans l'histoire est assez tardive, a-t-elle pu devenir, dès la fin du XIII^e siècle, l'une des capitales économiques de l'Occident ? Pourquoi est-elle, dès le début du XV^e siècle, l'un des centres intellectuels et artistiques où s'élabore une nouvelle conception du monde ? Pourquoi perd-elle, dès la fin du XV^e siècle, son incontestable prééminence dans les arts et dans les lettres ? Existe-t-il vraiment une « décadence » florentine, perceptible, selon certains, au début du XVI^e siècle, et qui irait en s'accroissant au XVII^e et au XVIII^e siècle ? Faut-il en croire, au contraire, ceux qui soulignent la vitalité artistique de la Florence des grands-ducs, tout en admettant sa récession économique ?

A ces questions majeures, le présent petit ouvrage ne prétend pas apporter de réponses. Il se propose seulement de dessiner un profil de l'histoire florentine appréhendée dans toutes ses composantes. D'où ses caractéristiques. La première est la recherche d'un équilibre entre le Moyen Age et la Renaissance, d'une part, les Temps modernes et l'Epoque contemporaine, d'autre part. La seconde est la présence du fait culturel, sous la forme d'un simple rappel de dates et de noms, pour qu'apparaisse la continuité culturelle, en contrepoint de la continuité historique. La troi-

sième est d'ordre intellectuel. Une longue familiarité avec la ville, la culture et l'histoire de Florence, si elle n'a en rien atténué notre admiration pour celles-ci, nous a peut-être permis de prendre de la hauteur par rapport à l'objet de notre étude, et elle nous a, espérons-le, gardé de toute hyperbole. Celle-ci est toujours détestable. Elle est, de surcroît, superflue et ridicule à l'égard d'une ville qui n'a pas besoin de thuriféraires pour être unanimement reconnue comme l'un des lieux privilégiés où s'est épanouie une civilisation dont l'éclat et l'influence furent tout à fait exceptionnels.

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉPUBLIQUE DES ORIGINES A 1434

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES ET LA FORMATION DE LA COMMUNE

Les origines. — Un habitat italique de la période villanovienne (X^e siècle av. J.-C.) a été mis au jour au confluent du Mugnone et de l'Arno. Fut-il détruit par les Etrusques, quand ceux-ci vinrent s'installer, au VII^e siècle, sur les collines de Fiesole? Au II^e siècle Rome établit à son tour, probablement sur le même emplacement, un *municipium*. Selon la tradition, celui-ci était *splendidissimum* quand Sylla le détruisit totalement, en 80, au moment de la « guerre sociale ».

Le « castrum » (50 ou 59 av. J.-C.). — Fondé en vertu de la loi agraire de César, le *castrum*, établi pour les vétérans, occupait le même emplacement que le *municipium* détruit par Sylla.

Formant un rectangle de 500 m sur 400, délimité par les actuelles via dei Cerretani, via del Proconsolo, via Tornabuoni, et une ligne parallèle à la via delle Terme et via Vaccareccia, le *castrum* se tenait un peu à l'écart du fleuve. Il posséda bientôt ses thermes, son forum (sur l'emplacement de l'actuelle piazza della

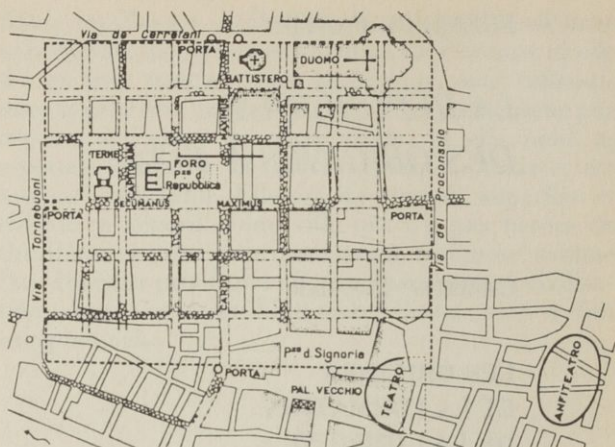


Fig. 1. — Plan de la Florence romaine
(Firenze e dintorni, Milan, Touring-Club italiano, 1974)

Repubblica), son théâtre, son amphithéâtre hors les murs (capable d'accueillir 15 000 spectateurs), d'autres édifices encore, dont un sur l'emplacement de l'actuel Baptistère, et un temple à Jupiter capitolin. Ce *castrum*, dont le *cardo* et le *decumanus* se croisaient à l'emplacement de l'actuelle piazza della Repubblica, devint rapidement une *colonia* florissante, au cœur d'une *centuriatio*, dont les traces sont encore visibles dans la campagne environnante. Il dut son nom (« Florentia ») soit aux *ludi florales*, pendant lesquels il fut fondé, soit aux champs fleuris (*arva florentia*), au milieu desquels il s'étendait.

Au III^e siècle de notre ère, Florence devint le siège du « *Corrector Italiae* », autrement dit du gouverneur de la Toscane et de l'Ombrie. Elle est alors reliée au reste de l'Italie par la nouvelle via Cassia, et des marchands orientaux y ont apporté le culte d'Isis. Elle a construit son premier pont sur l'Arno (sur l'emplace-

ment de l'actuel Ponte Vecchio). Elle s'ouvre ensuite au christianisme, auquel elle donne son premier martyr, Minias, en 250. Elle devient, au début du IV^e siècle, le siège d'un évêché, dont la cathédrale (dédiée à saint Laurent) est consacrée en 393 par saint Ambroise.

Les invasions barbares. — Les documents sont rares sur cette longue période. En 405, les Goths y furent écrasés par le général Stilicon. Au milieu du VI^e siècle, durant l'occupation byzantine, on resserra l'enceinte romaine, devenue trop large pour une ville de mille habitants. En 552, l'Ostrogoth Totila détruit la ville. Reconquise, l'année suivante, par les Byzantins, elle connut une période de paix. En 570, les Lombards la conquièrent, en même temps que le reste de la Toscane, et y installèrent un *dux*, qui partageait le pouvoir avec l'évêque. Elle possédait déjà son baptistère, dédié à saint Jean. Une église dédiée à saint Michel, patron des Lombards, y est construite au VIII^e siècle (sur l'emplacement de l'actuel Orsanmichele). Mais Florence n'occupe qu'une place de second rang dans la « Tuscia » lombarde, loin derrière Lucques, qui en est la capitale, et Pise, le port.

La renaissance carolingienne. — Selon la tradition, la renaissance de Florence est contemporaine de Charlemagne, qui y séjourna à trois reprises. On construit alors (début du IX^e siècle) une nouvelle enceinte, qui reprend le tracé de la romaine, en l'élargissant au Sud vers l'Arno, qu'elle touche au lieu dit Altafronte (l'actuel palais des Giudici). A la place du *dux* lombard, Charlemagne installe un *comes*, avec juridiction sur tout le diocèse. En 854, Florence devient capitale du comté, qui comprend aussi Fiesole. En 874, son évêque est investi de l'autorité

temporelle sur son diocèse qui est plus vaste que celui de Fiesole.

La lente ascension de Florence continue sous les Othons (X^e siècle). Elle est alors à la tête d'un comté étendu, gouverné par un comte et un vicomte. L'industrie textile, apportée de Lombardie par l'ordre des Umiliati, autour du couvent d'Ognissanti, y fait ses débuts et procure à la ville une prospérité dont témoignent les nouveaux édifices religieux (entre autres le Baptistère, qui est alors remanié). Avec quelque 6 000 habitants, Florence est, autour de l'an mil, une des villes importantes de Toscane et d'Italie.

La féodalité. — D'une période où la légende et l'histoire s'emmêlent, on voit émerger quelques figures de premier plan, telle celle du marquis Ugo, mort en 1001, qui aurait abandonné Lucques, jusque-là siège du marquisat de Toscane, pour s'installer à Florence, où sa mère avait fondé en 978 une abbaye bénédictine (la Badia), destinée à devenir un des hauts lieux de la spiritualité florentine, dont l'autre pôle est l'église de San Miniato, reconstruite au début du XI^e siècle. C'est à la même époque que vivent le saint ermite Romuald, d'origine romagnole, fondateur de l'ermitage de Camaldoli, saint Giovanni Gualberto, fondateur de l'ordre bénédictin de Vallombrosa, et son contemporain, le moine, devenu plus tard cardinal, Pietro, dit « Igneo », l'un et l'autre dénonciateurs de la corruption de leur évêque, qu'ils font déposer en 1068, après un « jugement de Dieu ». Ce renouveau de la foi explique que Florence soit choisie en 1055 comme siège d'un concile et que son évêque devienne pape en 1058 sous le vocable de Nicolas II.

Sur le plan politique, l'événement capital est, en 1076, le refus opposé par Florence à l'entrée en ville de l'empereur Henri IV, bien que son prédécesseur

l'ait déclarée, vingt ans plus tôt, ville d'Empire. En se rangeant aux côtés de la comtesse Mathilde de Toscane, et du pape Grégoire VII, dans la lutte menée contre l'empereur Henri IV, Florence acquiert de nombreux privilèges. Sa bourgeoisie, déjà prépondérante sur l'échiquier politique, et qui cherche à s'affranchir aussi bien du vicomte que de l'évêque, profite de la mort de la comtesse Mathilde en 1115 pour se proclamer libre commune.

CHAPITRE II

L'ASCENSION DE LA COMMUNE : 1115-1293

Le régime consulaire. — Florence se donne alors, à l'exemple de nombreuses villes de l'Italie septentrionale et de Toscane, une organisation politique nouvelle. Douze consuls, élus pour un an, à raison de trois par quartier, parmi les nobles (à l'exclusion des grands feudataires) et les bourgeois aisés, la gouvernent, avec l'aide d'un Conseil de cent *Buoniuomini*, qui représentent le monde des artisans, et d'un « Parlamento », sorte d'assemblée générale (dont sont exclus les feudataires) qui se réunit quatre fois par an pour ratifier les traités et les décisions des consuls.

Ainsi se dessine la première forme d'une république, dont l'élément moteur est la bourgeoisie d'affaires, organisée en une unique corporation, dite « *Societas mercatorum* » ou « *Arte dei mercatanti* » (qui prend vite le nom de *Calimala*, d'après la rue où ses ateliers sont groupés). Face à elle, se dresse la « *Societas turrium* » (« Société des tours »), qui rassemble les clans (*consorterie*) nobiliaires, regroupés autour de leurs maisons-tours fortifiées, et qui fournissent la cavalerie, reine des batailles.

Cette jeune république est assez puissante pour soumettre quelques cités voisines, dont Fiesole,

détruite en 1125, et mettre à la raison les turbulents feudataires du *contado*, fidèles à l'Empire, tels les Adimari, les Alberti et les Uberti. Ce premier Etat territorial florentin voit son existence reconnue par l'empereur en 1187.

A l'étrémité dans l'enceinte de 1078, Florence construit alors une nouvelle ceinture de murailles, à partir de 1172. Celle-ci suit le tracé des actuelles via dei Vagellai, via dei Benci, via Verdi, via San Egidio, via Bufalini, via dei Pucci, piazza San Lorenzo, via del Giglio, via del Moro, franchit l'Arno, selon le tracé des actuelles via dei Serragli, via Sant'Agostino, via Mazzetta, via Guicciardini, et revient à l'Arno à l'actuel pont « Alle Grazie ». Elle enferme ainsi 55 hectares, au lieu des 20 de l'enceinte romaine, et rendit nécessaire le déplacement de l'embouchure du Mugnone, ainsi que la construction d'un second pont (l'actuel « Alla Carraia », en 1218-1220 (c'est alors que le premier pont prit le nom de « Ponte Vecchio »), et la division de la ville en « sextiers », à la place des « quartiers » primitifs.

La population passe alors à près de 30 000 habitants. Cette progression démographique s'accompagne d'un développement du grand commerce et de l'industrie : les draps achetés dans les Flandres et aux foires de Champagne sont teints et affinés dans les ateliers de Calimala avec des produits tinctoriaux importés d'Orient (dont l'alun) et réexportés dans le reste de l'Europe avec une plus-value considérable. Celle-ci est investie dans des prêts. Le marchand-industriel se fait donc aussi banquier. Cette triple activité (commerce, industrie, banque) est le trait distinctif de cette bourgeoisie d'affaires florentine qui est désormais l'élément moteur de la Cité-Etat.

Celle-ci est assez sûre de sa puissance pour mener une politique étrangère entreprenante. Elle affirme son indépendance à l'égard de l'Empire, qui la tolère faute de pouvoir s'y opposer. En 1197, à la mort d'Henri VI, Florence prend la tête d'une ligue qui comprend Lucques, Sienne et Arezzo, et étend son influence aux dépens des feudataires (notamment les

l'histoire italienne du Moyen Age et de la Renaissance. Mais il était entendu que cette solution était provisoire et que Rome restait l'objectif suprême du nouveau royaume unifié.

Ce choix posa de graves problèmes d'urbanisme dans une ville de 110 000 habitants au tissu serré et en grande partie médiéval. Si l'on n'eut pas de peine à loger les ministères dans les palais (la Cour à Pitti, le Parlement au Palazzo Vecchio), il fallut construire de nouveaux quartiers pour les 30 000 nouveaux arrivants. On abatit, selon les plans de Giuseppe Poggi, les murailles médiévales de la rive droite pour aménager les grands boulevards extérieurs, en ne laissant subsister que les portes, et l'on commença aussi, sous la direction du même Poggi, le célèbre « Viale dei Colli », sur la rive gauche, qui ne sera achevé qu'en 1877.

Florence était alors dirigée par une coalition de l'aristocratie (Capponi, Ginori, Panciatichi, Peruzzi, Ridolfi, Strozzi) et de la bourgeoisie (avocats, professeurs et capitalistes), les uns et les autres convaincus que la ville resterait encore longtemps la capitale du royaume. L'Histoire en décida autrement et en juillet 1871, Florence perdit la Cour et les fonctionnaires de l'Etat et se trouva endettée au point de déposer le bilan en 1878.

Du conservatisme au fascisme : 1871-1922.

— La crise financière aggrava les conditions de vie du prolétariat, frappé par un chômage chronique, et des commerçants et artisans. Un journal local parle même en 1879 d'une Florence « désolée par la misère ». Dans ce contexte il est normal que le socialisme et l'anarchisme se répandent (Bakounine séjourne en Toscane depuis 1864). Il faut cependant rendre cette justice à la classe dirigeante (les maires De Cambray-Digny, Ginori-Lisci, U. Peruzzi) de n'être pas tombée « dans les combinaisons vulgaires et les sordides corruptions » (Peruzzi contribua de ses deniers à éponger la dette publique), tout en restant

insensible, selon Fei, au sort de la classe ouvrière. Face à ces modérés, l'opposition regroupe les catholiques hostiles à l'Etat agnostique de Cavour, ceux qui voudraient parvenir à une entente avec ce même Etat, les anarchistes de Bakounine et les mazziniens des « Fratellanze artigiane » de L. Minuti.

La fin du XIX^e siècle voit la reprise en grand de la modernisation urbaine (démolition du Ghetto et du Mercato vecchio, restauration des monuments, dont la façade de Santa Maria del Fiore, Lungarni, marchés. Et la population augmente de 50 000 unités de 1890 à 1915, ce qui entraîne la construction de plus de 35 000 logements).

C'est aussi en cette fin de siècle que les activités culturelles s'intensifient (création de la *Società dantesca* et des *Lecturae Dantis*, développement des maisons d'édition Le Monnier, Sansoni, Barbera, création en 1860 de l'*Istituto di Studi superiori*, où enseignent quelques-uns des professeurs les plus célèbres d'Italie, les Bartoli, Rajna, Parodi, Del Lungo, Vandelli, Villari, Amari, Schiff, Herzen, Mantegazza. Et Florence attire de grands intellectuels étrangers, dont Ruskin.

Le début du XX^e siècle est marqué par une aggravation de la crise politique et sociale commune à toute l'Italie (désastres de la guerre d'Abyssinie, scandales financiers, assassinat du roi Umberto). D'où une vague de grèves, souvent réprimées dans le sang, et une poussée électorale des socialistes, favorisée par le progrès de l'industrie (fonderie du « Pignone », usine d'instruments optiques « Galileo ») et la diffusion des idées de G. Sorel et de K. Marx, véhiculées par le journal *Unità* de G. Salvemini. Si bien que deux socialistes et un républicain sont élus à la Chambre en 1909, contre un conservateur, succès qui est amplifié en 1913 (trois socialistes contre un conservateur).

La première guerre mondiale trouve Florence divisée comme le reste de l'Italie entre neutralistes et interventionnistes. La droite nationaliste est alors représentée par la revue *La Voce*, fondée en 1908 par G. Prezzolini, que vient renforcer en 1913 la revue *Lacerba*, fondée par G. Papini et A. Soffici, et qui est le porte-parole florentin du « futurisme ».

Aux élections de 1919 le succès socialiste est considérable : 8 députés (contre 3 aux « populistes », 2 aux libéraux et 1 aux démocrates) et 92 000 voix (contre 33 000 aux « constitutionnels » et 40 000 aux catholiques du Parti populaire). Et ce succès est supérieur à la moyenne nationale. Mais son ampleur même inquiète la droite nationaliste, la classe moyenne (commerçants et petits artisans) et les catholiques qu'effraie l'anticléricalisme des « maximalistes ». Florence devient le théâtre d'affrontements sanglants entre fascistes et socialistes (15 morts début mars 1920) au point que l'armée intervient avec les chars et l'artillerie ! Aux élections de 1921, les socialistes n'ont plus que 4 députés, contre 5 au « Bloc national » (dont deux fascistes), 3 au Parti populaire et 2 au jeune Parti communiste. Même recul à la mairie où les socialistes ne sont plus que 12 contre 48 élus de l'« Union politique nationale », qui regroupe les libéraux, les nationalistes et les fascistes. Cependant, la gauche totalise encore 45 % des voix (33 % aux communistes, 12 % aux socialistes).

CHAPITRE II

1922-1989

DU FASCISME A NOS JOURS

Fascisme et résistance : 1922-1944. — Le recul de la gauche s'accroît aux élections de 1924 ; elle ne totalise plus que 57 000 voix, contre 171 000 aux fascistes et à leurs alliés. Il ne lui reste plus qu'à tenter de s'organiser dans la résistance à l'ordre nouveau : en 1925, Piero Calamandrei commence la publication de son journal clandestin *Non mollare*. Mais la répression fasciste est dure et parfois sanglante : dans la nuit du 4 octobre 1925, en représailles contre l'assassinat d'un *squadrista*, une véritable chasse à l'homme est organisée, qui coûte entre autres la vie à l'ex-député socialiste Pilati (c'est la « nuit de l'Apocalypse » décrite par V. Pratolini dans *Cronache di poveri amanti*). Les antifascistes sont contraints à la clandestinité ou à l'exil (que choisissent notamment Salvemini, E. Rossi et les frères Rosselli).

Florence devint-elle *fascistissima*, comme le prétendit Mussolini lors de la visite de Hitler, le 3 mai 1938 ? Nullement, puisque l'opposition au fascisme avait continué, mais elle ne touchait que de petits groupes, notamment chez les intellectuels, et s'exprimait surtout dans les nombreuses revues qui fleurissent alors.

Sur le plan économique, l'activité reste vive, comme en témoignent la Foire nationale de 1938 et la construction de nouveaux quartiers et d'édifices publics (gare centrale, stade communal, Bibliothèque nationale, pont « Alla Vittoria »). Le prestige culturel reste entier : le « Maggio musicale », qui débute en 1931, en témoigne, ainsi que la réfection du théâtre, en 1932. Néanmoins des symptômes de crise se manifestent (baisse du taux de natalité, développement du tertiaire aux dépens du secondaire).

L'alliance avec l'Allemagne nazie, l'entrée en guerre, les persécutions antisémites raniment la résistance, qui s'organise autour du mouvement « Giustizia e libertà », inspiré par les frères Rosselli (qui sont assassinés en France en 1937), mais qui est décapitée en janvier 1942 par l'arrestation de ses dirigeants (Codignola, Ramat, Enriquez-Agnoletti, Francovich). Le Parti communiste se réorganise militairement, les catholiques sociaux, sous l'impulsion du jeune professeur Giorgio La Pira, se mobilisent, ainsi que les socialistes et les membres du *Partito d'azione*.

La chute du fascisme, en juillet 1943, la formation, en septembre, du gouvernement Badoglio provoquent, le 13 septembre, la formation du « Comité de Libération nationale », qui regroupe le *Partito d'azione*, la démocratie-chrétienne, les communistes, les socialistes et les libéraux, et forme en son sein un Comité militaire, qui devient, en mars 1944, un commandement militaire interpartis, tandis que les communistes font entrer en action leurs propres GAP (*gruppi d'azione partigiana*). Aux attentats répondent les représailles fascistes (celles du sinistre Carità sont tristement fameuses), aggravées par les bombardements des aviations alliées.

A l'approche des armées anglo-américaines, les Allemands font sauter les ponts, à l'exception du

Ponte Vecchio, et les quartiers des rives de l'Arno (3-4 août 1944). Le 11 août l'insurrection devient générale (les résistants mettent en ligne près de 3 000 hommes). Appuyés par les Alliés, qui sont entrés en ville le 5 août, ils livrent bataille jusqu'au 1^{er} septembre, au prix de plus de 200 morts et de 400 blessés.

De la Libération à nos jours : 1944-1989.

— Le plus urgent des problèmes de l'après-guerre, celui de la reconstruction, fut résolu non sans de vives polémiques entre les partisans de la restauration « archéologique » et les modernistes, et le centre historique retrouva son unité, tandis qu'on reconstruisait les ponts, dont celui de Santa Trinita, refait « à l'identique ». La désastreuse inondation du 4 novembre 1966 fit d'immenses dégâts, culturels et autres, qui furent réparés dans une admirable ferveur collective.

Les problèmes n'en demeurent pas moins. L'un des plus constants est celui de la démographie. Certes, Florence a gagné 90 000 habitants en vingt ans et elle comptait 465 000 habitants au dernier recensement. Mais le taux de natalité n'a cessé de baisser depuis un siècle (il n'est plus que de 10 ‰) et la croissance est inférieure à celle des villes voisines. Plus préoccupant encore est le problème industriel. Certes, plus de 30 % de la population vit de l'industrie, mais les deux plus importantes unités (la fonderie « Nuovo Pignone » et l'usine d'instruments optiques « Galileo ») subissent le choc de la crise générale. Néanmoins, certains secteurs (lingerie, broderie, cuir, argenterie, orfèvrerie, verrerie, vêtements...) sont d'une très haute qualité et leur succès national et international ne faiblit pas. Le tourisme, qui attire plus d'un million de visiteurs par an (et davantage lors de certaines grandes expositions, telle celle de

1980), bien qu'il ne fasse vivre directement que 2 % de la population, est une source vive de devises fortes. Florence reste l'un des hauts lieux de la culture (position éminente qui a été sanctionnée par la création de l'Université européenne). L'acuité de ces problèmes, qui s'insèrent dans la crise générale, explique sans doute le succès des communistes aux élections municipales de 1982 (plus de 41 % des voix, contre 29 à la démocratie-chrétienne et 10 aux socialistes). Mais ce succès n'a pas résisté à l'usure du pouvoir. Florence est cependant moins « rouge » que le reste de la Toscane (à l'exception de Lucques) et moins conservatrice que la moyenne nationale. Est-ce le signe de sa traditionnelle modération ou d'un désenchantement propre aux pays de vieille culture ?

Les lettres et les arts. — La contribution de Florence à la culture italienne reste de qualité mais ne traduit plus aucune prééminence.

Au milieu du XIX^e siècle l'école des « Macchiaioli » invente une vision picturale qui privilégie la tâche (*macchia*). Ses chefs de file sont le Livournais G. Fattori (1825-1905) et les Florentins A. Cecioni (1838-1886), T. Signorini (1835-1901) et S. Lega (1826-1895).

Le « futurisme », qui fait une entrée fracassante à Florence en décembre 1913, est représenté par A. Soffici (1879-1964) qui s'en fait le théoricien dans sa revue *La Voce*, et par O. Rosai (1895-1957), qui s'en détache et fonde le mouvement nationaliste « Strapaese ».

La sculpture ne connaît pas de grands noms. Rappelons seulement G. Dupré (1817-1882), A. Cecioni, déjà cité, et L. Andreotti (1875-1933).

Il y a plus d'invention dans l'architecture, avec G. Michelucci (né en 1891) et le Lombard Pier-Luigi Nervi (né la même année), auteurs, le premier de la gare de Santa Maria Novella et le second du stade municipal. Michelucci est en outre l'auteur de l'originale église de San Giovanni, à Campi-di-Bisenzio, à l'entrée de Florence.

Dans les lettres, le bilan du siècle dernier est modeste. Rappelons seulement le père de Pinocchio, Collodi, de son vrai nom Carlo Lorenzini (1826-1890). Que restera-t-il de l'œuvre de F. Martini (1841-1928) et de celle de A. Palazzeschi (1885-1974) ? G. Pa-

pini (1881-1956) retrouvera-t-il ses fervents admirateurs du début du siècle? Des romanciers vivants, le plus connu en France est V. Pratolini (né en 1913), dont l'œuvre est inspirée par le « réalisme socialiste ». (Pour lui comme pour les autres contemporains, voir, dans la collection « Que sais-je? », le volume d'Antoine Ottavi *La littérature italienne contemporaine*).

La vie culturelle florentine s'est enfin incarnée dans de nombreuses et brillantes revues (*Il Marzocco*, *Leonardo*, *La Voce*, *Lacerba*, *Hermès*, *Frontespizio*, *Solaria*, *Letteratura*, *Belfagor*, *Il Ponte...*), qui sont les témoins des débats passionnés qui ont agité l'intelligentsia italienne de notre siècle.

CONCLUSION

Florence n'est certes plus « un centre de décision économique » (E. Dalmasso) ; dans les lettres et les arts, elle ne donne plus le ton ; tout bien pesé, elle n'est plus qu'une capitale régionale dont le dynamisme humain, économique et culturel est inférieur à celui de telle autre grande métropole de l'Italie septentrionale.

Il n'en demeure pas moins que, malgré ses faiblesses structurelles et ses difficultés conjoncturelles, elle garde intact son prestige de haut lieu de la culture universelle et qu'elle mérite bien, par sa longue et glorieuse histoire, l'éloge que Dante adressait à son maître Brunetto Latini, quand il le remerciait de lui avoir enseigné « comment on devient immortel », et le surnom qu'elle s'était elle-même donné de « nouvelle Athènes ».



BIBLIOGRAPHIE

I. — Ouvrages généraux

Antonetti Pierre, L'histoire de Florence, Paris, 1976; Bargellini Piero, La splendida storia di Firenze, Florence, 1961-1969, 4 vol.; Caggese Romolo, Firenze dalla decadenza di Roma al Risorgimento d'Italia, Florence, 1912-1921, 3 vol.; Davidsohn Robert, Storia di Firenze, Florence, 1956-1968, 8 vol. (s'arrête en 1333); Panella Antonio, Storia di Firenze, Florence, nouv. édit., 1985; Perrens F. T., Histoire de Florence, Paris, 1877-1890, 9 vol. (s'arrête en 1537; résume la période de 1533 à 1737 en termes très sévères).

II. — Etudes de détail

Acton H., Gli ultimi Medici, Turin, 1962; Albertini von Rudolf, Firenze dalla repubblica al principato, Turin, 1970; Antonetti Pierre, La vie quotidienne à Florence au temps de Dante, Paris, 1980; Anzilotti Antonio, La crisi costituzionale della repubblica fiorentina, Rome, 1969; Bec Christian, Le siècle des Médicis, Paris, 1977 (coll. « Que sais-je ? »); Becker Marvin, Florence in transition, Baltimore, 1967; Booth Cecily, Cosimo I, first duke of Florence, Cambridge, 1921; Brucker Gene, Florentine politics and society 1343-1378, Princeton, 1962; Id., Firenze nel Rinascimento, Florence, 1980; Id., Dal Comune alla Signoria. La vita pubblica a Firenze nel primo Rinascimento, Bologne, 1981; Cloulas Ivan, Laurent le Magnifique, Paris, 1982; Cochrane Eric, Florence in the forgotten centuries 1527-1800, Chicago-Londres, 1973; Diaz Furio, Il Granducato di Toscana, I Medici, Turin, 1976; Fasano-Guarini Elena, Lo Stato mediceo di Cosimo I, Florence, 1973; Florence au temps de Laurent le Magnifique, Paris, 1965 (art. de A. Chastel, R. Klein, J. Lucas-Dubreton, R. Mousnier, A. Rochon); Florentine studies. Politics and Society in Renaissance Florence, Londres, 1968; Francovich Carlo, La Resistenza a Firenze, Florence, 1975; Gutkind Curt, Cosimo de' Medici, pater patriae, Oxford, 1938; Herlihy-Klapisch, Les Toscans et leurs familles, Paris, 1978; La Roncière Charles-Marie (de), Florence centre économique régional au XIV^e s., Aix-en-Provence, 1976, 4 vol.; Libera cattedra di storia della civiltà fiorentina, Florence, 1954-1963, 7 vol.; Lopes-Pegna M., Firenze dalle origini al Medioevo, Florence, 1962; Marmottan Paul, Le royaume d'Etrurie 1801-1807, Paris, 1896; Ottokar Nicola, Il Comune di Firenze alla fine del Dugento, Turin, 1970; Palmarocchi Roberto, Lorenzo il Magnifico, Turin, 1946; Pampaloni Guido, Firenze al tempo di Dante, Rome, 1973; Renouard Yves, Les hommes d'affaires italiens au Moyen Age, Paris, 1949; Id., Les villes d'Italie de la fin du X^e

au début du XIV^e s., Paris, 1969; Rodolico Niccolò, *Il popolo minuto...*, Florence, 1968; Id., *La democrazia fiorentina nel suo tramonto, 1387-1382*, Rome, 1970; Roover Raymond de, *The rise and decline of Medici Bank*, Cambridge, 1963; Roth Cecil, *The last florentine republic*, Londres, 1925; Rubinstein Nicolai, *Il governo di Firenze sotto i Medici 1434-1494*, Florence, 1971; Salvemini Gaetano, *Magnati e popolani in Firenze dal 1280 al 1295*, Florence, 1899; Id., *La dignità cavalleresca nel Comune di Firenze...*, Milan, 1972; Saporì Armando, *Le marchand italien au Moyen Age*, Paris, 1972; Sestan Ernesto, *Italia medievale*, Rome, 1967; Spini Giorgio, *Cosimo I dei Medici e la indipendenza del principato mediceo*, Florence, 1945; Tenenti Alberto, *Florence à l'époque des Médicis, de la cité à l'Etat*, Paris, 1968; *Tradition et changement en Toscane*, Paris, 1970 (art. variés); *Un'altra Firenze. L'epoca di Cosimo il Vecchio*, Florence, 1971 (art. variés); Weinstein Donald, *Savonarole et Florence*, Paris, 1973; Young G. F., *Les Médicis*, Paris, 1969.

III. — Les lettres et les arts

Antonetti Pierre, *L'histoire de Florence*, citée; Chastel André, *Les arts de l'Italie*, Paris, 1963, 2 vol.; Id., *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent le Magnifique*, Paris, 1959 (rééd. 1981); Molajoli Bruno, *Florence*, Paris, 1972 (« Guides culturels du Monde »); Bargellini Piero, *Florence*, Paris, 1964 (« Nous partons pour... »); Taborelli G. et Diaz F., *Les Médicis à Florence*, Paris, 1981; *Storia della letteratura italiana*, Milan, 1965-1969, 9 vol. [ouv. coll., sous la direction de Cecchi et Sapegno].

IV. — Histoire générale de l'Italie

Storia d'Italia, Turin, UTET, 1959-1960, 5 vol.; *Storia d'Italia*, Turin, Einaudi, 1972-1976, 10 vol.; Delumeau Jean, *L'Italie de Botticelli à Bonaparte*, Paris, 1974; Bourgin C. et Guichonnet P., *Histoire de l'Italie*, Paris (« Que sais-je? »).

V. — Mise à jour à 1989

Bec (C.), *Cultura e società a Firenze nell'età della Rinascenza*, Rome, 1981; Id., *Florence 1300-1600. Histoire et culture*, Nancy, 1986; Diaz F., *I. Lorena in Toscana. La Reggenza*, Turin, 1988 [avec riche bibliogr.]; Fanelli G., *Firenze*, Bari, 1981 [fondamental pour l'histoire de l'urbanisme]; Luzzati M., *Firenze e la Toscana nel Medioevo*, Turin, 1986 [va jusqu'à 1530; riche bibliogr.]; Malanima P., *La decadenza di un'economia cittadina...*, Bologne, 1982 [fondamental pour l'industrie textile]; Pesendorfer F., *La Toscana dei Lorena*, Florence, 1987 [important pour les relations familiales entre les Lorraine de Toscane et les Habsbourg]; Tulard J. et autres, *Dictionnaire Napoléon*, Paris, 1987.

[Mars 1989.]

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉPUBLIQUE DES ORIGINES A 1434

CHAPITRE PREMIER. — Les origines et la formation de la commune	5
— II. — L'ascension de la commune : 1115-1293	10
— III. — Une république bourgeoise : 1293-1434	21

DEUXIÈME PARTIE

LES PREMIERS MÉDICIS 1434-1530

CHAPITRE PREMIER. — De Côme à Savonarole : 1434-1494	51
— II. — Le temps des crises : 1494-1530	79

TROISIÈME PARTIE

CAPITALE DU DUCHÉ ET DU GRAND-DUCHÉ DE TOSCANE 1530-1860

CHAPITRE PREMIER. — Les Médicis : 1530-1737	91
— II. — 1737-1859. La dynastie de Lorraine ..	104